

**META JOURNAL DES TRADUCTEURS /
TRANSLATORS' JOURNAL**

Les Presses de l'Université de Montréal, Vol. 56, n° 3 / 2011,
p. 465-733

Daniela LINGURARU-HĂISAN¹

Vu qu'il ne s'agit pas d'un numéro thématique proprement dit (dans le sens d'imposer auparavant un titre, y compris un thème de réflexion obligatoire auquel les articles auraient dû se subsumer), le troisième numéro de META (2011) justifie son hétérogénéité dès son introduction. La directrice Sylvie Vandaele semble d'ailleurs à moitié surprise elle-même d'avoir trouvé un point commun dans un ensemble d'article librement soumis qui, à première vue, « s'intéressent à des facettes bien distinctes de l'activité traduisante ou interprétative » (*Présentation*, 465).

Le numéro traite, comme on le souligne dans la *Présentation*, majoritairement de la littérature et de domaines relativement proches (comme les chansons folkloriques et l'audiodescription cinématographique), sans négliger des questions linguistiques, pédagogiques ou qui tiennent de la critique des traductions. Les langues « de travail » sont, comme d'habitude, le français et l'anglais (avec l'exception notable d'un article rédigé en espagnol par Belén Ruiz Molina : *Traducción como red colaborativa hacia la subalternidad (Benítez, Ortese y Macciocchi : un caso de empoderamiento y affidamento en traducción*, 610-630), mais les langues cibles envisagées dans les analyses sont beaucoup plus variées. À part les trois déjà mentionnées, on ajoute d'autres langues européennes ou asiatiques : l'italien, le slovène, le norvégien, mais aussi l'arabe, le coréen, le japonais. Plusieurs articles portent soit sur le chinois, soit sur des réalités chinoises connexes au phénomène traductif.

Le fait qu'un bon nombre d'articles sur des sujets différents parlent, d'une façon ou d'une autre, de la tension fondamentale entre les stratégies d'étrangéisation (*foreignizing*) et de naturalisation (*domestication*) ou entre « sourciers » et « ciblistes » ne fait que démontrer, une fois de plus, la cyclicité des courants de pensée en traductologie – une périodicité que les revues spécialisées comme META ne peuvent qu'enregistrer, sinon parfois même entretenir. En

¹ Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, daniella.haisan@gmail.com.

outre, ce qui frappe dans la plupart des articles qui composent le numéro d'automne 2011 est l'équilibre, la distance « réglementaire » que les travaux maintiennent vis-à-vis d'une position ou d'une autre. Cette neutralité est interprétée par Sylvie Vandaele comme (une nécessité de) *cohérence* - beaucoup plus vaste que celle qui est promue dans l'analyse du discours - et qu'elle identifie comme le point commun, fascinant dans sa révélation graduelle, des articles réunis dans le numéro dont il est question. La préoccupation pour la distance télescopable qu'une traduction peut prendre de la source entraîne une autre, avec les écarts linguistiques et culturels qui entraînent la créativité. L'importance de la créativité, mesurée par son *déplacement* par rapport à la structure du texte du départ, « peut ainsi devenir un outil pédagogique permettant de distinguer le néophyte du traducteur expérimenté » (*Présentation*, 466).

Des points communs, il y en a donc plusieurs, quoique moins manifestes ; le numéro tout entier semble se placer sous le signe du RE- : il s'attache en égale mesure à la traduction qu'à la **re**-traduction, à l'écriture qu'à la **ré**-écriture, à la création qu'à la **re**-création. Outre la cohérence et la créativité, un thème-clé reste, sans doute, celui de la voix : la voix des traducteurs, des traductrices (féministes ou non), des « oubliés » et des « exclus », même des personnages. Voir en ce sens le premier article, signé par Corinne Wecksteen, *La retraduction de Huckleberry Finn: Huck a-t-il (enfin) trouvé sa voix?* (p. 468-492), qui, à travers l'étude de la voix de Huck, soulève la question de la retraduction et de la créativité du traducteur pour rendre les spécificités langagières du roman original. La retraduction remplit donc, dans ce cas-ci, une de ses fonctions fondamentales, celle de remédier les lacunes traductives des traductions antérieures. À partir de la nécessité ponctuelle de reconstituer la « rhétorique enfantine » du texte-source, Corinne Wecksteen souligne d'une manière convaincante le fait que « la polyphonie de l'œuvre doit être au centre des préoccupations d'une retraduction » (472).

Dans son dense article sur la nouvelle autobiographique de Charlotte Perkins Gilman (*Traduire le « huis-clos mental » : étrangeté et discours de la folie dans trois traductions de The Yellow Wallpaper...*), Corinne Oster étudie trois traductions successives dont la plus récente, datée 2002, est en fait une retraduction d'une version antérieure, de 1976 - un facteur qui complexifie l'appréhension des trois textes d'arrivée. L'auteure suit de près les avatars du discours féministe en traduction, ainsi que la manière dont le discours de la folie, d'un point de vue stylistique, est traduit dans les trois versions françaises de la nouvelle. Dans son analyse, elle emprunte la terminologie de Louise Von Flotow (1991) pour inventorier plusieurs pratiques utilisées par les

traductrices féministes afin de rendre plus visible leur travail de traduction (« supplementing », « prefacing and footnoting » et « hijacking »). Les trois versions francophones l'incitent à réfléchir sur la traduction en tant que réécriture à part entière, aux impératifs des traductions-introduction(s) par rapport aux retraductions, et à avancer, tout en suivant Antoine Berman, une hypothèse selon laquelle, dans la mesure où toute traduction est nécessairement défailante, toute retraduction « surgit de la nécessité [...] de réduire la défailance originelle » (Berman 1990).

Un sujet tel l'intégration, dans une culture majeure, d'une littérature de langue mineure, en l'occurrence le slovène en Italie, aboutit aussi à débattre, à négocier l'écart entre dépaysement et acclimatation : l'article *Dwarfs in Giants' Lands: Some Observations on Translating Minor Literatures into High-Impact Cultures – The Case of Slovene Literature in Italy* (Martina Özbot, 511-525) introduit le « projet passif » (apporter le texte / la culture-source plus proche du public-cible) et le « projet actif » (la traduction vue comme un agent de régénération dans / de la langue-cible) et conclut que, paradoxalement, la traduction dépayssante a souvent un agenda ouvertement domestique.

Jun Tang montre que l'œuvre d'Ezra Pound, *The River Merchant's Wife*, constitue une décontextualisation, sous diverses influences, de la Chine ancienne, ce qui a produit des erreurs de compréhension et a renforcé des stéréotypes (*Ezra Pound's The River Merchant's Wife: Representations of a Decontextualized "Chineseness"*, 526-537)

Annjo Klungervik Greenall examine la transgression des maximes de Paul Grice dans les situations où la même maxime / contrainte révèle des forces normatives différentes dans deux cultures distinctes (*Translating Breaches of Intersubjective Constraints on Interaction: The Case of Swearing in Roddy Doyle's Novel The Commitments*, 538-556). Greenall soutient que la transgression de ces contraintes entraîne une modification de l'implicature du texte-cible, ce qu'elle illustre par l'analyse de la traduction norvégienne du roman irlandais *The Commitments*, où le traducteur ne tient pas compte du fait que la contrainte associée à la production des jurons est plus forte en norvégien qu'en anglais irlandais. Elle fait la théorie des actes de langage littéraire et opine que le traducteur aurait dû modérer les jurons dans la traduction norvégienne. Le recours aux types de variabilité trans-culturelle et aux divers types d'implicature n'est, en effet, qu'une des multiples références à l'analyse du discours du présent volume de META.

Jordanian Folkloric Songs in Translation : Mousa's Song They Have Passed Without a Company as a Case-Study (557-578) témoigne de l'effort de Bakri Al-Azzam et Aladdin Al-Kharabseh d'esquisser un tableau des difficultés que posent les situations d'écart linguistique important, comme entre l'arabe et l'anglais.

Guillaume Jeanmaire s'interroge : *Quelles stratégies adopter face aux mimétiques coréens ?* (579-595) et arrive à la conclusion que, selon le cas, le traducteur a le choix entre traduction littérale, équivalence indirecte sémantique et équivalence indirecte pragmatique-fonctionnelle. Par « mimétiques », Jeanmaire entend des particularités littéraires du coréen qui véhiculent des sonorités expressives et poétiques ; elles regroupent, d'une part, les *onomatopées*, et d'autre part les *idéophones* qui peuvent évoquer un mouvement, un déplacement, une action, une attitude, un aspect, une texture, une émotion, des sensations psychologiques ou physiques (*zigzag, riquiqui* etc.).

Dominic Cheetham examine la traduction de *Where the Wild Things Are* (1963) par Maurice Sendak en japonais et souligne le rôle du rythme et des marqueurs culturels dans un texte traduit. Ensuite, après un intermezzo plus « technique », représenté par l'arrêt de Zhijie Wu dans l'espace de la traduction automatique (*A Cognitive Model of Chinese Word Segmentation for Machine Translation*, p. 631-644), on revient symétriquement aux questions-clé de la cohérence et de la re-création en traduction : *Creating Coherence in Audio Description* (Sabine Braun, 645-662).

Les trois derniers articles du volume forment une rubrique à part intitulée *Études et prospectives*, qui illustre, elle aussi, la primauté de l'hétéroclite. Si Gerrit Bayer-Hohenwarter se concentre sur un aspect de la créativité en traduction, le *déplacement créatif*, susceptible de rendre compte de la capacité du traducteur à s'éloigner de la structure du texte de départ (*Creative Shifts as a Means of Measuring and Promoting Translational Creativity*, p. 663-692), Defeng Li et Chunling Zhang abordent la question de la formation des enseignants en traduction (*Knowledge Structure and Training of Translation Teachers: An Exploratory Study of Doctoral Programmes of Translation Studies in Honk-Kong*, 693-712), tandis que Tzun-Yun Lai s'intéresse plutôt à l'évaluation des traductions et s'interroge sur la validité des outils normalement utilisés pour évaluer les traductions automatiques dans un contexte d'évaluation de traduction humaine (*Reliability and Validity of a Scale-based Assessment for Translation Tests*, 713-722).

Les recensions, de retour après une pause d'un numéro, donnent la touche finale au volume. Elles visent surtout des parutions pas tout à fait récentes (telle *La traduction : la comprendre, l'apprendre*, de

Daniel Gile, qui date de 2005) mais permettent de jeter un salutaire regard en arrière vers un nombre de livres / revues notamment de 2008 et 2009 (deux volumes collectifs parus à Amsterdam : *Crossing Borders in Community Interpreting. Definitions and Dilemmas* et *Agents of Translation* ; un autre, à Ottawa, sur la traduction du Coran : *D'un Islam textuel vers un islam contextuel*, suivi par les dossiers sur la traduction du langage religieux réunis dans *Atelier de traduction* 9 et 10 / 2008).

Conçu sous le signe d'une hétérogénéité apparemment involontaire, mais avouée, souhaitée même, le troisième numéro de META paru en 2011 fait triompher la cohérence au-delà de ce que pourrait aisément passer pour éclectique : une question de subtilité...

Note

Contribution réalisée dans le cadre du programme CNCS PNII-ID-PCE-2011-3-0812 (Projet de recherche exploratoire) *Traduction culturelle et littérature(s) francophone(s) : histoire, réception et critique des traductions*, Contrat 133/201